

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Rentré dans sa chambre, Lucien pensa qu'il ferait bien d'écrire à sa grand'mère pour la prévenir de son retour. Sa lettre, mise à la poste le matin, à la première heure, serait à Paris le lendemain matin, quand lui n'y arriverait que le même jour vers quatre heures de l'après-midi.

Voici les quelques lignes qu'il écrivit au courant de la plume :

« Chère bonne maman,

« Comme je te suis reconnaissant ! Comme je t'aime ! Comme je t'embrasse bien fort et de tout mon cœur !

« Je t'écris cette lettre à onze heures du soir ; quand tu la recevras, je serai déjà loin de Casteljoux ; j'espère bien être auprès de toi, de ma mère et de mon père après-demain, avant la nuit. Si tu savais comme j'ai hâte de vous revoir et de me sentir dans vos bras !

« J'ai fait une découverte aussi précieuse qu'inattendue ; préparez-vous à une grande surprise et aussi à une grande joie. J'aurai un assez long récit à vous faire. . . . Ah ! comme vous allez être heureux tous les trois ! Et Emilienne donc ! . . .

« Bonne maman, je ne veux te dire que ceci dans cette lettre : Je connais le nom du père d'Emilienne, ma bien-aimée n'est plus une pauvre fille sans famille.

« Je vous embrasse tous trois, comme je vous aime.

« Votre fils,

« LUCIEN. »

La lettre, prête à être portée au bureau de poste, le jeune ingénieur se coucha et ne tarda pas à s'endormir, ayant sur les lèvres un sourire de bonheur.

XIX.—DEUX ASSASSINS

Le marquis de Mimosa vivait très retiré ; cependant, en dehors de ses visites au général et à Mme de Vauclair, il allait dîner tous les mercredis chez le comte d'Alcala, qui avait son hôtel rue La Pérouse, non loin de l'Arc-de-Triomphe.

La soirée chez d'Alcala s'était prolongée. Le marquis descendait tranquillement, sa canne à la main, le cigare aux lèvres. Il ne s'aperçut pas que deux hommes le suivaient, laissant toujours entre eux et lui la même distance, et cherchant les endroits les plus obscurs.

Le marquis, ayant traversé le rond-point, s'engagea dans cette partie du carré Marigny où, derrière les jardins du palais de l'Élysée, des massifs d'arbustes et des arbres en quinconce fournissent pendant la belle saison une ombre précieuse aux promeneurs.

Les deux hommes avaient aussi traversé le rond-point, puis avaient hâté le pas, de manière à devancer le marquis.

Celui-ci se dirigeait vers l'avenue Gabriel, qu'il se proposait de suivre pour gagner l'hôtel Maurice.

Soudain, sortant de l'obscurité un homme bondit sur le marquis et lui plongea la lame d'un poignard dans la poitrine, avant qu'il ait pu seulement soupçonner l'attaque. Il poussa un soupir et s'abattit sur le sol.

Alors l'assassin se pencha sur sa victime et vivement, lui enleva sa montre, son portefeuille et son porte-monnaie, puis disparut.

Un homme qui s'était arrêté à quelques pas, près d'un arbre, avait tout vu, mais son saisissement avait été tel qu'il ne put tout d'abord appeler au secours ; aucun son ne pouvait sortir de sa gorge, et il restait là, immobile, comme pétrifié.

L'assassin s'était dirigé rapidement vers un de ces bouquets de hauts arbustes au feuillage persistant, qui se trouvent en assez grand nombre dans le carré Marigny. L'autre homme l'attendait là, caché dans l'ombre.

—Est-ce fait ? demanda-t-il à voix très basse.

—Oui. Il n'a pas eu le temps de pousser un cri, il est tombé mort.

—Tu as pris ce qu'il avait sur lui ?

—Oui.

À peine ce mot avait-il été prononcé que don Antonio, d'un mouvement brusque, dégagea le stylet qu'il avait caché sous son pardessus et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de Forestier. Il tomba aussitôt, comme était tombé le marquis, mais en poussant un

grand cri auquel répondirent les cris : « Au secours ! à l'assassin ! » du témoin du premier assassinat, ayant enfin retrouvé la voix.

L'Espagnol fuyait lorsqu'il se trouva en face de trois gardiens de la paix qui accouraient aux cris répétés : « Au secours ! au secours ! à l'assassin ! »

À la vue de ces hommes qui lui barraient le passage, don Antonio jeta le poignard qu'il avait encore à la main et qui fut aussitôt ramassé par un des agents. Pendant quelques secondes, le misérable se débattit avec fureur entre les mains des gardiens de la paix ; mais il fut maîtrisé et, solidement maintenu, on l'entraîna vers le poste de police de l'Élysée.

Pendant d'autres gardiens de la paix et plusieurs personnes arrivèrent, attirés par les cris d'alarme du témoin du premier crime, qui était resté auprès du marquis.

D'après ses paroles, on ne douta point qu'il n'y eût eu double crime ; sur les indications qu'il donna, on chercha et l'on trouva le corps de Forestier, ayant, comme celui du marquis, tout l'apparence d'un cadavre. Mais un agent ayant appliqué sa main sur la poitrine du marquis, il la retira pleine de sang après avoir senti les battements du cœur.

Il était urgent d'aller chercher du secours ; on courut au poste de police et l'on revint bientôt avec deux brancards sur lesquels on transporta les deux corps à la pharmacie du faubourg Saint-Honoré, voisine de l'hôtel Beauvau.

La pharmacie était fermée depuis longtemps ; mais elle fut ouverte et le pharmacien, descendu de sa chambre à la hâte, à peine vêtu, soumit les deux victimes à un premier examen et constata qu'elles vivaient encore.

On alla chercher un médecin qui demeurait tout près, rue de Miromesnil. Tout jeune, il n'était pas encore couché, il travaillait entouré de livres. Il ne se fit pas attendre.

Il examina d'abord le marquis. Une large plaque de sang rougissait sa chemise. La plaie saignait encore.

—Je ne crois pas sa blessure mortelle, dit le médecin ; mais si le coup avait été porté une ligne plus bas, la mort eût été foudroyante ; la lame du couteau a glissé sur une côte et est allée s'enfoncer profondément du côté de l'épaule.

Pas plus que le marquis son assassin n'avait repris connaissance. Il était d'une pâleur livide, un mince filet de sang s'échappait de la blessure qui ne présentait qu'une ouverture triangulaire très étroite.

—L'hémorragie s'est produite à l'intérieur, murmura le médecin.

Et il hocha la tête.

Avec l'aide du pharmacien, il procédait au pansement des deux blessés lorsque le commissaire de police, que l'on était allé prévenir, arriva.

Tout d'abord on avait cru que les deux hommes avaient été frappés par l'individu que les gardiens de la paix avaient arrêté. Mais les deux blessures n'avaient pas été faites par la même arme. D'ailleurs, on avait les deux instruments de mort : le stylet ramassé par un gardien de la paix et le poignard trouvé près de Forestier. Les deux lames portaient des traces de sang.

Cette particularité faisait réfléchir le commissaire de police ; c'était singulier ; il ne comprenait pas. Il interrogeait les gardiens de la paix, qui, ne comprenant pas plus que lui, ne pouvaient le renseigner.

Ce double assassinat présentait un caractère mystérieux qui intriguait le commissaire.

Cependant, un agent apprit au magistrat que le premier meurtre avait été commis sous les yeux d'un jeune homme, qui était encore dans la rue, mêlé aux curieux rassemblés devant la porte de la pharmacie. On le fit entrer.

Le commissaire de police le toisa du regard. Il était élégamment vêtu et de mine distinguée.

—Comment vous appelez-vous ? lui demanda le commissaire.

—Frédéric Lauroy, répondit-il, et je demeure rue de Boétie.

—Est-ce que vous êtes parent de M. Lauroy, avocat au Conseil d'État ?

—C'est mon père, monsieur.

—Ah ! bien ; veuillez me dire, monsieur, ce que vous avez vu, ce que vous savez.

—Je traversais le carré Marigny pour rentrer chez moi lorsque je vis un homme s'élançant sur un autre, le frapper, puis, quand il fut à terre, le fouiller et lui enlever ce qu'il avait sur lui. L'attaque avait